

CONCOURS DES LIVRES CÉLÈBRES

Nous rappelons encore les dates de remise des prix pour l'extrême limite de la réponse à la poste de la feuille de réponse avec les 100 Bons :

Départements et Seine : 24 avril.
Algérie et pays hors de France. Alsace-Lorraine (en raison des difficultés postales) et rive droite du Rhin : 30 avril.
Maroc et Orient : 7 mai.

LES DÉLÉGUÉS ALLEMANDS ARRIVERONT LE 28 AVRIL

EXCELSIOR

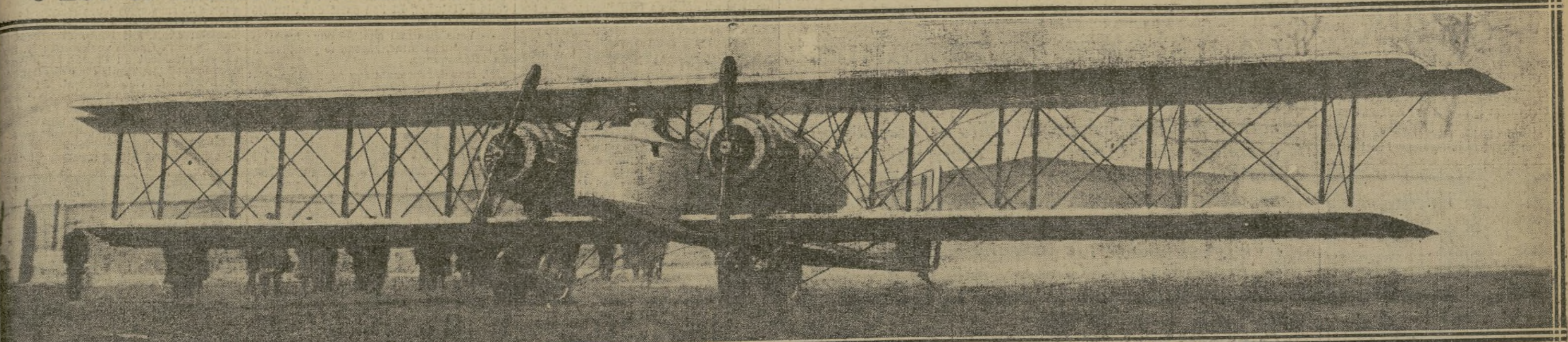
10^e Année. — N° 3.076. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes.
« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON
Pierre Lafitte, fondateur. Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00. — Adresse télégr. : Excel-Paris. 20, rue d'Enghien, Paris.

MARDI
22
AVRIL
1919

L'homme bon n'est pas celui qui s'abstient de commettre l'injustice, c'est celui qui n'a même pas l'intention de la commettre. STOBÉE.

JULES VÉDRINES S'EST TUÉ EN TENTANT PARIS-ROME

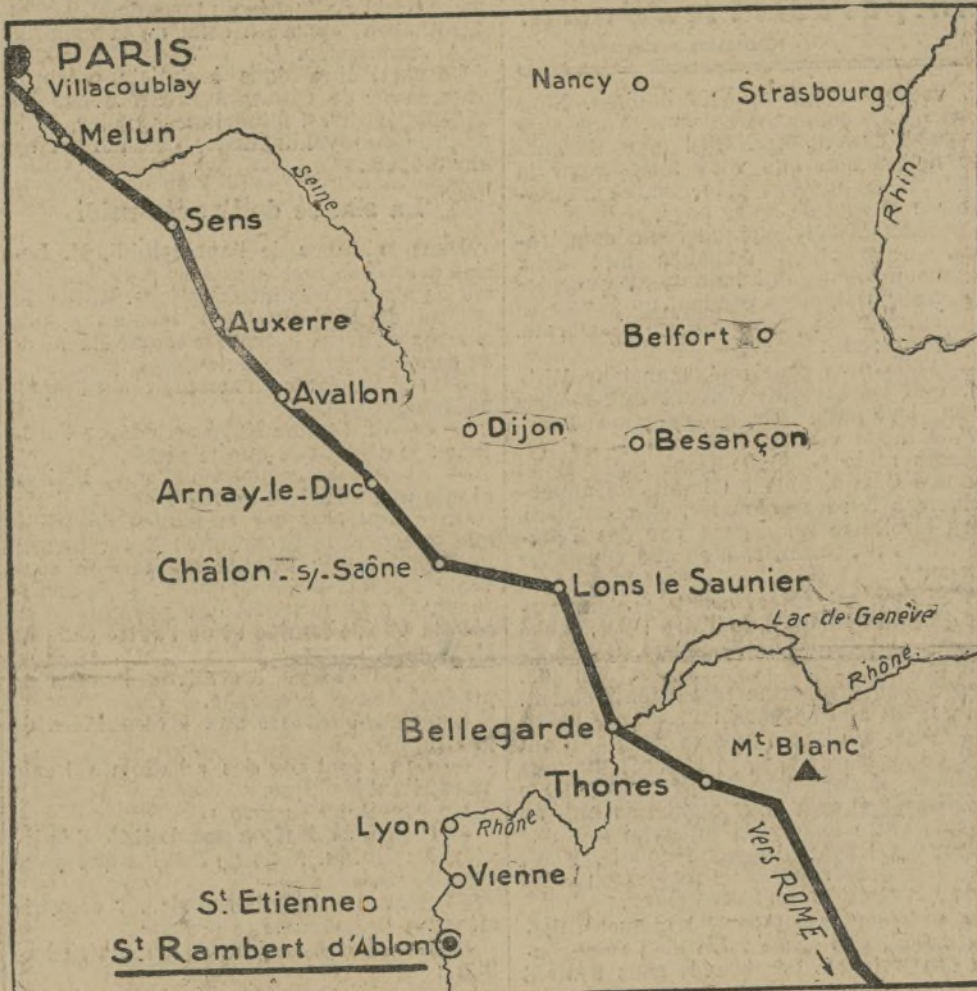
C'EST A SAINT-RAMBERT-D'ALBON (DROME) QUE L'ACCIDENT FATAL S'EST PRODUIT HIER



L'AVION "C-23" BI-MOTEUR, SUR LEQUEL JULES VÉDRINES AVAIT QUITTÉ VILLACOUBLAY HIER MATIN AVEC SON MÉCANICIEN GUILLAIN, QUI S'EST ÉGALEMENT TUÉ



LE SAPEUR VÉDRINES : AOUT 1914



LE TRAJET PRÉVU ET LE LIEU DE L'ACCIDENT



L'ADJUDANT VÉDRINES : OCTOBRE 1915



LE SOUS-LIEUTENANT VÉDRINES ET SON MÉCANICIEN GUILLAIN, PHOTOGRAPHIÉS DEVANT LEUR APPAREIL AVANT LE DÉPART POUR PARIS-ROME-PARIS

Le monde entier apprendra avec émotion la fin tragique de Jules Védérines, le plus audacieux, peut-être, des aviateurs. Aucun ne fut plus populaire. Parti hier à 6 h. 20 de Villacoublay pour tenter Paris-Rome-Paris, il était signalé à Sens, puis à Laroche. Il devait passer près du mont Blanc. On suppose que le brouillard l'obligea à descendre la vallée du Rhône. Il est tombé à Saint-Rambert-d'Albon, près de Saint-Vallier, dans la Drôme. Pendant la guerre, Védérines se distingua en allant déposer des douaniers chargés de missions spéciales dans les régions envahies. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

DÉBATS SUR LA CITÉ FUTURE

LA DEUXIÈME JOURNÉE DU CONGRÈS SOCIALISTE

LA RÉPONSE ALLEMANDE

qu'on nous annonce est naturellement inacceptable. C'est la pire de toutes les calamités dont on nous menace. Seules des négociations peuvent faire aboutir à la paix ; on doit nous garantir le droit de négocier. Le caractère de notre peuple va être mis à la plus rude épreuve dans cette prochaine semaine. »

La Gazette de la Croix dit : « L'invitation que nous adresso l'Entente montre qu'elle veut nous dicter la paix. Il ne peut pas être question de signer de paix qui ne répondez pas aux quatorze points du président Wilson. Le gouvernement d'Empire l'a affirmé bien haut, en parfait accord avec le peuple allemand tout entier. Nous sommes sûrs qu'il restera fidèle à ses déclarations. »

Lloyd George, Orlando et le marquis Saionji.

M. BRANTING S'ÉLÈVE CONTRE LE BOLCHEVISME

Une discussion passionnée, passionnante, | Le débat reprendra cet après-midi.

II. CONGRÈS SOCIALISTE HIER APRÈS-MIDI

et s'occupera à l'Amérique en charge de troupes, tandis que l'*Arizona*, impropre au transport de troupes, sera gardé à Brest, prêt à accomplir rapidement le voyage d'Amérique s'il était nécessaire.

La Taegliche Rundschau écrit : « La paix

LECONS PAR CORRESPONDANCE **PIGIER**

18

I'ARRIVÉE DES DÉLÉ

sident Wilson et chez MM. Clemenceau, Lloyd George, Orlando et le marquis Saionji.

U CONGRÈS SOCIALISTE HIER APRÈS-MIDI

de Madrid

Avait acheté *le Journal* avec un groupe de commanditaires afin de faire une situa-

Albin MICHEL, éditeur, 22, r. Huyghens, Paris (14^e)

Ayuntamiento de Madrid

VIENI DE PARAÎTRE

D. LA HARPE

NOTES ET FORMULES

DE

L'INGÉNIEUR

1^{re} édition considérablement augmentée

MATHÉMATIQUE, MÉCANIQUE RATIONNELLE, RÉSISTANCE DES MATIÈRES, MÉCANISME DES MACHINES, HYDRAULIQUE, CHAUFFAGE, CHAUFFAGE ET VENTILATION, THERMO-DYNAMIQUE, ÉCLAIRAGE, NOTES SUR LA LAZ ET LA PLOMBÉE, APPLICATIONS DES MACHINES, FREINS DE FER, ROUES AUTOMOBILES, AVIATION, CONSTRUCTIONS ET GÉNIE CIVIL, MÉCANISME DES MACHINES, FREINS DE FER, ROUES D'EAU, MÉTÉOROLOGIE, APPAREILLAGE ET NIVELLEMENT, LÉGISLATION, RÉGLEMENTS, INVENTAIRE, ETC.

DEUX VOLUMES de plus de 3.000 pages avec 2850 figures, cartonnés toile. FRANCO

ALBIN MICHEL, éditeur, 22, rue d. Huchette, Paris (14)

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

EN BELGIQUE

LE CONGRÈS SOCIALISTE
A TENU A BRUXELLES
SA SÉANCE DE CLOTURE

M. Vandervelde ayant défini le programme de son parti obtient un vote en sa faveur.

BRUXELLES, 21 avril. — A la séance de clôture du congrès socialiste, M. Vandervelde a prononcé un discours programme, où il a dit notamment :

— Si le pays nous donne la majorité, nous prendrons le pouvoir ; sinon, nous nous efforcerons d'être une force d'appoint, capable de faire passer la dictature du prolétariat.

— Qu'est-ce que cette dictature, sinon l'application des doctrines de Robespierre à la Convention de 1793 ?

— Si cette dictature a pu faire triompher la bourgeoisie française, c'est parce que la France était mûre pour la révolution, tandis que la Russie se débat dans la misère.

— La classe ouvrière reste sous la puissance des ténements ; pour faire la révolution, la classe ouvrière doit être forte, physiquement, moralement et intellectuellement ; c'est à cela que tend notre programme de réformes.

Le congrès a été clôturé après le vote d'un ordre du jour disant que la collaboration des ministres socialistes au gouvernement de restauration nationale ne peut porter atteinte à l'action parlementaire dans la libre défense des intérêts du prolétariat ni à l'effort direct et autonome de la classe ouvrière.

Le sort du Vorarlberg

BREMEN, 20 avril. — La population du Vorarlberg attend toujours des décisions définitives sur son futur statut politique.

L'opinion publique inclinerait plutôt au rattachement à la Suisse, en considération de la neutralité suisse, mais peut-être surtout en considération des avantages économiques qui en pourraient résulter : le Vorarlberg, en effet, aurait chance d'échapper aux contributions pour les indemnités de guerre.

A MOSCOU

SOLICITÉ PAR LA T.S.F.
TCHITCHERINE ACCEPTE
D'ÊTRE INTERVIEWÉ

Mais il fera remettre des déclarations écrites, « les seules qui ne puissent être dénaturées ».

BALE, 21 avril. — Il y a deux jours, un radio de Budapest demandait au gouvernement de Moscou une interview par T.S.F. pour les *Daily News*.

Il s'agissait d'avoir confirmation et, si possible, récit authentique de la fin de Nicolas II et de la famille impériale, des renseignements sur l'armée rouge et des impressions sur l'avenir du bolchevisme.

Tchitcherine vient de faire savoir, toujours par T.S.F., à Bala Kuo, que la présence du correspondant des *Daily News* devait être utilisée.

— Il ne faut lui donner, dit-il, que des documents qu'il devra transmettre sans y rien changer. Nous savons par expérience que si l'on procède autrement tout sera dénaturé. Je vous prie donc de remettre des pièces écrites à ce journaliste et de ne pas faire de déclarations verbales ».

La Ligue des nations
et le Japon

Interview du baron Goto

NEW-YORK, 20 avril. — Le baron Goto, ancien ministre des Affaires étrangères du Japon, et membre du Suprême conseil des Affaires étrangères, est arrivé à New-York, où il se rendait pour Washington.

Interviewé par un représentant de l'*United Press*, le baron Goto a fait les déclarations suivantes :

— La sympathie que le Japon éprouvait pour la Ligue des Nations s'est considérablement refroidie du fait de l'opposition qu'a rencontrée le principe d'égalité des races. Pourtant le Japon contribuera, en sa qualité de champion des peuples de l'Orient, à faire triompher l'esprit de la Ligue et à en assurer la reconnaissance.

Parlant ensuite du problème de l'immigration, la Conférence de Paris aura à examiner, le baron Goto déclare :

— Le Japon demandera qu'aucune mesure restrictive ne soit prise, dans ce sens, par les autres nations, tant que les garanties suffisantes ne lui auront pas été données que ces mesures ne paralysent pas sa vie économique et industrielle.

Les troubles de Vienne

BERNE, 21 avril. — Les troubles de 17 avril semblent provoquer une certaine réaction à Vienne. Ils ont vivement ému la population. Tous les journaux sont unanimes à condamner avec énergie ces événements.

Bela Kun a envoyé à l'*Arbeiter Zeitung* un télégramme où il affirme que le gouvernement hongrois n'a pas été mêlé aux récentes incidents qui se sont produits. Plusieurs communistes de Russie ont fait des déclarations analogues. Toutefois, on a commencé à expulser de Vienne certains agitateurs, et l'on croit certain que l'action des communistes s'est fait sentir au cours des troubles.

L'armée Haller à Varsovie

VARSOVIE, 19 avril. — Le premier échelon de l'armée du général Haller, commandé par le général Bernard, défenseur de la Champagne, est arrivé hier soir à Varsovie.

La réorganisation des mines
de charbon en AllemagneBERLIN, 21 avril (*Transmis par Bala*). — Le ministre de l'Économie a annoncé hier en effet de publier un projet d'organisation de la production du charbon qui rend illusoire tout espoir de socialisation des mines.L'organe des indépendants, la *Freiheit*, déclare que le projet de M. Wisse constitue une déviation vis-à-vis des ouvriers allemands et une nouvelle preuve que le cabinet Scheidemann ne veut pas entendre parler de la socialisation et que les ouvriers n'ont plus rien à attendre de lui.Importantes arrestations
à Constantinople

CONSTANTINOPLE, 18 avril. — Plusieurs nouvelles arrestations de personnages importants, impliqués dans les massacres et les déportations des Arméniens, ont eu lieu ces derniers jours. Parmi ceux-ci se trouvent Abas-Halim pacha, ex-ministre des Travaux publics, frère de Said-Halim, déjà arrêté, et Ismail-Kemal bey, gouverneur de Sivas. Tous deux passeront devant le Conseil de guerre Marash.

MM. Wilson, Lloyd George
et Balfour au music-hall

Pour se délasser sans doute des durs travaux que leur impose la Conférence, le président Wilson, l'accompagnant M. Lloyd George, le premier ministre britannique, et M. A. Balfour, ministre des Affaires étrangères, ont passé hier leur soirée au music-hall. Ils honoraient de leur présence l'inauguration du Palace-Théâtre. Dans la salle, se trouvaient également M. Laferrère, ministre de l'Instruction publique, et S. E. Lord Derby, ambassadeur d'Angleterre.

A vrai dire, le Palace-Théâtre n'est pas un music-hall ordinaire. C'est un music-hall anglais, c'est-à-dire vaste, confortable et luxueux. Il est dirigé par sir Alfred Butt. L'orchestre est anglais, les acteurs sont anglais, les girls sont « pur sang ». Le spectacle est directement importé de Londres, avec ses décors, ses figurants et sa musique. MM. P. L. Flers, Lucien Boyer et Battaglia-Henri l'ont quelque peu françaisé ; des scènes de revue, en effet, alternent avec les ballets, les numéros acrobatiques et les divertissements.

Le public, d'une élégance triée sur le volet — on se sent en un gala de l'Opéra — a fait la révérence de la souplesse et gracieuse Régine Flory et du fantasiste Morton, que l'Anglais nous avait ravis depuis plusieurs années. Il applaudit chaleureusement le nom des auteurs, mais, à la sortie, il acclama le président Wilson et M. Lloyd George. — G. L.

EN RUSSIE

L'AVANCE DE KOLTCHAK
VA FORCER LES SOVIETS
A UN NOUVEL EFFORT

Le gouvernement de Moscou adresse un appel aux ouvriers pour renforcer l'armée rouge.

BALE, 21 avril. — On télégraphie de Berlin :

D'après les journaux russes, les succès de l'armée de l'amiral Koltchak, sur le front oriental, ont provoqué une violente émotion dans toute la Russie. Les Soviétiques ont des efforts désespérés pour décider les ouvriers à s'engager en masse dans l'armée rouge, et les appellent à la défense de la Russie révolutionnaire.

Le gouvernement de Moscou a ordonné la convocation des classes 1886 à 1890, à Petrograd, Moscou et dans neuf autres gouvernements.

La détresse de Riga

BALE, 21 avril. — On télégraphie de Libau à l'agence Wolff :

Les représentants à Libau du conseil de la bourgeoisie de Riga lancent au monde entier un appel représentant la situation de Riga comme désespérée.

Actuellement, à Riga même, un rat se paie quatre roubles ; encore n'en trouve-t-on plus !

Nouveaux succès des troupes
sibériennes

LONDRES, 21 avril. — Des dépêches d'Omsk annoncent que les troupes de l'amiral Koltchak ont infligé de grandes pertes aux bolcheviks à 33 milles au sud de Sterlitamak. Elles ont fait beaucoup de prisonniers et capturé plusieurs mitrailleuses et 10 pièces de grosse artillerie. Elles se sont emparées de Staropol, où elles ont pris plusieurs chefs bolcheviks et un butin considérable.

On annonce que la démoralisation augmentée dans les rangs bolcheviks. Trois divisions ont refusé de se battre et ont été retirées du front.

Les paysans du gouvernement de Viatchka et d'autres régions le long du fleuve Kama se sont soulevés contre le gouvernement soviétique.

Au cours d'une interview, le général Dutoïf, commandant des cosaques d'Orenbourg, a déclaré : « Nous serons certainement à Moscou en août prochain, au plus tard. »

Les Soviétiques hongrois lèvent
une seconde armée

LONDRES, 21 avril. — Il se confirme, suivant les dernières nouvelles reçues de Budapest, que le gouvernement des Soviétiques a procédé, dès le départ du général Smuts, à la mobilisation d'une armée nouvelle, recrutée parmi le prolétariat. Les officiers de l'ancienne armée impériale ont été obligés d'accepter des commandements dans cette armée.

La situation à Munich

BERNE, 21 avril. — Alors que la presse berlinoise représente le pouvoir révolutionnaire à Munich comme une explosion d'anarchie et de terrorisme sanglant, alors que le *Berliner Tageblatt* du 16, par exemple, décrit les gardes rouges comme des bandes de pillards et d'ivrognes, à peine capables de se tenir debout, d'autres informations, moins partiales, représentent la situation sous un aspect tout différent.

A les en croire, le pouvoir de la République est à Munich. La garnison tout entière est de son côté. Le prolétariat a reculé les armes qu'on a envoyées à la bourgeoisie. La nouvelle république représente la force avec laquelle il faut compter. On ajoute que si le gouvernement de Hoffmann rassemble des troupes, celles-ci sont loin d'avoir la discipline et l'ardeur que manifeste l'armée rouge. Loin de pouvoir prendre l'offensive, elles auront de la peine à lui résister.

NOUVELLES BRÈVES

— Hier soir, un incendie s'est déclaré au dépôt de triage du service géographique de l'armée, à Noisy-le-Sec. Deux baraquements, l'un des deux du matériel ont été brûlés. Les dégâts sont très importants.

— Hier après-midi une automobile occupée par M. et Mme Citroën-Roclet a été prise entre deux tramways, à l'angle des rues de Moscou et de l'Étoile. Les voyageurs ont été délogés par les pompiers et reconduits à leur domicile.

— M. Baker et le général Pershing ont inspecté hier, à Beaulieu, les troupes et l'Université américaines.

— Au Val-du-Loup, près Gap, une avalanche a surpris le Berger Italien Almondini, ainsi que trois personnes qui l'accompagnaient. Seul le berger a été sauvé.

— Un avion monté par le lieutenant Hussein bey et son mécanicien est arrivé avant-hier à Laghouat, avant d'Alger.

— M. et Mme Barthou, arrivés avant-hier à Tanger, sont partis hier dans la matinée pour Rabat.

— Le paquebot *Saïd* est arrivé hier à Marseille, venant de Constantinople, ayant à bord 450 réfugiés qui résident à Odessa, parmi lesquels M. Brunel, consul de France à Odessa.

— Le sous-marin U-11, une des unités livrées par l'Allemagne, est arrivé hier à New-York. Il servira pour la propagande de l'emprunt de la Victoire.

— L'occasion de la fête de Pâques, l'*Hygiène à Rome*, écrit par Puccini, a été chantée sur la place de Saint-Pierre, en présence d'une foule énorme. Le roi a félicité Puccini.

— On mande de Rome que deux des inculpés du procès Cavallini sont sortis de prison, en raison de leur état de santé. Ce sont Brunelli et Bonanno.

— On mande de Rio-de-Janeiro que les cargos *Catalina* et *Atlantico* sont entrés en collision. L'*Atlantico* a coulé. On signale quatre victimes.

CRAVATES

LES PLUS JOLIES. — LE PLUS GRAND CHOIX
LES PRIX LES PLUS AVANTAGEUX

PERFECT HOUSE

12, Faubourg Montmartre, 12

= LE GRAND CHIC =

SES PALETTES GABARDINE

TOUTOUNE ET SON AMOUR

ROMAN INÉDIT

par M^{me} LUCIE DELARUE-MARDRUS

TOUTOUNE à Paris

Les yeux dilatés, Toutounne regardait tout autour d'elle, encore sous le coup de cette montée en ascenseur, qui l'avait saisie.

Au sortir de l'auto sombre, de la longue nuit noire, les clartés de l'électricité dont l'appartement était inondé la stupéfaient avant toute chose, car la lampe du manoir et les bougies qu'on y promenait avaient habitude à la vue à la lumière restreinte et jaune de l'ancien temps.

— Ça le plaît-il, Toutounne ?

La petite n'eut pas le temps de répondre. La femme de chambre noire et blanche entra au salon.

— Le bain de madame est prêt.

— Vous direz à Juliette de s'occuper de la petite, Adèle.

Plantée là, toute seule, au milieu des éblouissements, Toutounne, enveloppée par la tiédeur des radiateurs, n'osait plus faire un pas sur le tapis épais.

Le piano à queue, couvert d'une étoffe d'or, l'hypnotisa d'abord. Ensuite, elle remarqua les fleurs des vases, chrysanthèmes, roses, roses blanches, roses blanches, comme elle n'en avait jamais vu, même en juin, à Gournayville. Des tabliers, des objets, des livres précieux dans deux bibliothèques, ces rideaux de soie rose pâle qui tombaient de si haut, ce divan immense couvert de peaux de bête et de coussins extraordinaires, elle n'avait jamais imaginé pareil spectacle.

Comment ne s'était-elle pas souvenue de tout cela ? Maman avait dû changer d'appartement. Elle avait oublié de s'en informer.

Petite villageoise, impressionnée, elle risqua tout de même un pas du côté du piano. Et tout à coup, elle sursauta.

Devant la cheminée où flambait, malgré les radiateurs, un joli feu de bois, emprisonnés dans des revêtements de fonte noire compliqués de sujets Louis XV, elle venait de reconnaître, disposés en rond, à la place d'honneur, les fauteuils et la bergère du manoir, tels qu'ils avaient été pris, avec leur vieille soie déteinte à raies, et leurs petites fleurs effacées.

Un élan la jeta vers ces vieux amis-là. Pourtant elle retrouvait à peine leur physionomie, dans ces flots de lumière, parmi ces richesses. Et comme, qu'ils fussent si bonne figure à l'époque, elle se disposait à s'asseoir sur l'un d'eux...

— Ah ! fit-elle.

Sur la cheminée, la pendule de Gournayville la regardait avec son cadran rond comme la lune. Le sujet, les guirlandes, tout cela, nettoyé brillait comme des merveilles. Et c'était, en effet, des merveilles. Mais Toutounne n'en savait rien.

Une personne, qui devait être Juliette, entra sans bruit, sur ces tapis feutrés qui faisaient qu'on marchait partout comme en rêve.

— Si mademoiselle veut venir... Emmenée dans une chambre illuminée,

Toutounne, parmi de nouveaux étonnements, fut dépourvue de son paletot rouge, de sa fourrure grise et de son chapeau bleu ciel. Elle vit sa petite malle ouverte, ses affaires sorties et posées sur le lit moussu et blanc qui, probablement, serait le sien.

— Si mademoiselle veut se laver les mains...

Elle faillit dire : « Ce n'est pas la peine ! » A Gournayville on se lavait les mains une fois par jour et c'était tout.

Devant le beau lavabo, ses petites pattes dans la cuvette précieuse, elle eut le sentiment qu'il fallait dire quelque chose d'aimable à cette Juliette qui s'occupait d'elle.

Elle tourna son visage sans couleur, leva ses yeux drôles, et demanda :

— Vous êtes la bonne, vous ?

La fille eut un sourire que retenait le respect des maîtres.

— Je suis la fille de cuisine... dit-elle.

— Ah ! dit Toutounne sans comprendre. Et l'autre bonne, qu'est-ce qu'elle est ?

— C'est la femme de chambre.

Puis :

— Il y a aussi le chef, et puis le maître d'hôtel, et puis le mécanicien que mademoiselle connaît déjà.

— Tout ce monde-là pour deux personnes ?... remarqua Toutounne, qui s'approchait vite.

La jeune fille se mit à rire. Mais elle reprit son sérieux, tout un protocole sur la figure.

Mademoiselle changera-t-elle de robe pour dîner ?

— Il y a donc du monde ? dit Toutounne. J'ai déjà ma robe des dimanches.

— Toutounne ?

La voix de maman appelait, du fond des clarinettes.

La petite s'élança.

— Par ici, mademoiselle, par ici !

Guidée par la fille de cuisine, qui la laissa sur le seuil, elle se retrouva dans le salon, et resta pétrifiée d'admiration sur place. Sa robe, en son-à-bien, était debout au milieu, apparition enchantée.

— Mais entre donc, Toutounne ! Qu'est-ce que tu attends ?

La petite mit un pied devant l'autre avec peine, fut enfin près de la cheminée, près de sa mère. Et, d'un geste gauche, étonné d'émotion, elle tâchait, sans quitter des yeux Mme Villeroz, de s'asseoir, de s'enfoncer dans l'un des vieux fauteuils de Gournayville.

— Oh ! fais attention !... s'écria la jeune femme. Ne l'assieds pas là ! Tu vas m'abîmer ma robe anglaise. C'est très précieux, tu sais !

Toutounne se retourna. C'était bien un des fauteuils de Gournayville.

La femme de chambre apportait un mouchoir. Mme Villeroz se tourna vers elle, comme pour la prendre à témoin, comme pour s'excuser d'avoir pour enfant une petite fille comme cela, habillée comme cela.

— Elle est élevée par ma nourrice et la campagne, dit-elle en manière d'explication.

(A suivre.) Lucie DELARUE-MARDRUS.

LAUDACIEUX AVIATEUR VÉDRINES
S'EST TUÉ HIER MATIN A 10 H. 30
AVEC SON MÉCANICIEN GUILLAIN
EN TENTANT LE RAID PARIS-ROME

Son appareil s'est écrasé au sol, près de Saint-Rambert-d'Albon, dans la vallée du Rhône.

Nous avions, à diverses reprises, annoncé le départ de Jules Védérines pour un raid Paris-Rome d'une seule traite, en survolant le mont Blanc. Le populaire aviateur, en effet, n'attendait, depuis six semaines, qu'un temps favorable pour s'élancer à la poursuite d'un nouveau succès.

Dimanche Védérines se dit que le moment était venu, et il fit ses préparatifs afin de pouvoir partir hier, à l'aube.

Il fallut plus d'une heure pour procéder à la révision complète de l'appareil, au chargement des plis et des messages, ainsi qu'à l'arrimage des appareils photographiques.

Enfin, tout fut au point, et, à 6 h 20, Védérines prit place dans le C-23, jadis destiné à des raids sur Berlin. Ce C-23, l'aviateur l'a baptisé *la Cloche*. Guillain monta lui aussi dans la carlingue.

Appréhensions ?

Avant son départ, Védérines n'avait pas dissimulé son intention de changer son itinéraire en cours de route, au cas où les circonstances atmosphériques lui sembleraient exiger. Il devait, notamment, si les pics des Alpes lui apparaissaient à travers des nuages, abandonner cette route dangereuse et suivre la vallée du Rhône jusqu'à Marseille, puis longer la Côte d'Azur, passer par Nice et filer ensuite sur Gênes.

La chute

SAINT-RAMBERT-D'ALBON (Drôme). 21 avril. — Un avion Caudron B.C. 2-4, 163 est tombé sur le territoire de la commune de Saint-Rambert-d'Albon, à 44 kilomètres de Valence, au lieu-dit « La Foulleuse », à 10 h 30 du matin.

L'aviateur, le lieutenant Jules Védérines, et son mécanicien, M. Guillain, ont été tués sur le coup. Leurs corps ont été transportés à la mairie.

On a retrouvé, dans les débris de l'appareil, le courrier de Rome.

LYON, 21 avril. — L'aviateur Védérines avait survolé Lyon et se trouvait à 10 h 30 à Saint-Rambert-d'Albon, à 60 kilomètres de Lyon.

A ce moment, l'appareil volait très bas. L'hélice s'arrêta subitement, l'avion piqua vers le Rhône, puis revint vers l'est et s'abîma dans un vignoble.

Au moment de la chute, des laborieuses travaillant près de la entendirent des appels : « Au secours ! » Ils arrivèrent pour retirer les deux cadavres, qui avaient été écrasés par le poids du moteur.

L'aviateur Védérines avait les deux jambes cassées au tibia et au péroné, les deux bras brisés ; en outre, il avait un trou dans la partie lombaire et trois trous au front.

Quant au mécanicien Guillain, il avait des plaies contuses sur tout le corps et un trou dans la tête ayant causé une abondante hémorragie.

La carrière de Védérines

Né le 29 décembre 1881, à Saint-Denis (Seine), Jules Védérines était ouvrier mécanicien à l'usine Gréme, lorsqu'il entra au

POUDRE DE RIZ
MALACÉINE

NEKYIA

par le VICOMTE DE BONDY

Après cinq ans, les courses vont recommencer, et j'en suis fort aise. C'est chez moi une satisfaction platonique, car il y a bien longtemps que je n'y allais plus guère, mais il me semble que, par leur tradition déjà ancienne, elles sont devenues l'accompagnement indispensable de la belle saison, et comme une cocarde de rubans joyeux que le printemps de Paris porte à sa boutonnière. Un dimanche avec du soleil et pas de courses n'est pas un véritable dimanche de mai. Même les processions de manifestants en l'honneur d'un grand homme, si louable qu'en soit l'intention, ne donnent pas le plaisir intégral d'un dimanche de Longchamp ; d'abord, parce que, l'esprit humain étant enclin à la contradiction, il suffit que beaucoup de gens proclament grand un homme pour que beaucoup d'autres, aussitôt, lui dénie la grandeur. Et de chaque côté il est la plupart du temps assez difficile de prouver qu'on a raison. Aux courses, les contradictions sont vite mis d'accord ; le tenant d'un des champions gagne les cent sous de l'autre, et la question est réglée. Après six controverses de ce genre, l'un va faire une fête énorme, l'autre mange ce qui lui reste de pain avec ses larmes, et les deux se déclarent satisfaits.

En dehors de cette action moralisatrice et éducatrice, les courses ont encore bien des avantages ; je ne parle ni du commerce, qui elles alimentent sur une si vaste échelle, des milliers de personnes qu'elles aident à vivre, ni de la gymnastique qu'elles font faire aux intelligences — on ne songe pas assez souvent à la somme d'ingéniosité et d'astuce qu'il faut accumuler pour la lecture raisonnée d'un journal de sport ; un homme qui, pendant dix ans, a fait ses handicaps lui-même doit, une fois qu'il est ruiné, pouvoir rendre de réels services dans une administration. — Je n'ai retenu aujourd'hui que cette animation charmante qui entoure un dimanche de grandes courses, même lorsqu'on n'y va pas soi-même.

Des le samedi, les garçons coiffeurs ont le don de prophétie, et dans tous leurs salons, au-dessus des peignoirs blancs, des têtes brunes sont passées au shampoing et à la bonbonne parole ; le dimanche matin, les dames confontent le ciel bleu et leurs robes, et, sûres de ces deux alliés et riant aux anges, savent qu'elles vont faire crever de jalousie leur meilleure amie, ce qui est la seule raison plausible qu'on ait de se vêtir. Mais, au même moment, la meilleure amie se fortifie par une assurance identique.

Et la journée, sur ses heures de lumière et de tiédeur, passe enchanteresse. Sans qu'on y soit, on sait que là-bas, vers l'ouest, il y a une réunion resplendissante où des gens nobles, leurs misères et que, de la pelouse aux tribunes, toute la foule n'est occupée que de son plaisir. Puis, dans le poudroierement et poussière du soir, par la large avenue, les voitures reviennent : c'est comme le fleuve de la vie facile qui coule à pleins bords. Et les gamins posés sur le trottoir, qui voient défiler un Président de la République en dauphin ou quelques demoiselles dans des 50 HP, font cette constatation engageante que pour les deux sexes il y a de belles carrières, et que la politique ainsi que la galanterie peuvent mener loin.

Ce dernier propos me fait souvenir qu'une dame me racontait jadis avoir surpris aux courses, en passant auprès de deux demoiselles, cette phrase mystérieuse : « Et maintenant, allons voir le Palais des Singes ! » Par curiosité, elle suivit les aimables personnes qui allaient se planter sous la tribune des femmes du monde. C'était inoffensif. Il n'y eut pas indispensable qu'une femme, par cela seul qu'elle est une femme mariée, soit atroce ; on doit toutefois à la vérité d'avouer que c'est un cas qui ne se présente pas assez rarement pour qu'on puisse le dire exceptionnel. Mais ce qui, par contre, est absolument faux, c'est de

penser que toutes les femmes qui ne sont pas mariées soient jolies. C'est une opinion encore communément accréditée chez des gens n'ayant pas vécu dans ces milieux que la beauté a quelque chose à voir avec la galanterie. Rien n'est plus inexact. La galanterie s'exploite ainsi qu'un fonds de commerce : c'est uniquement question d'amabilité et de comptabilité. Une certaine laideur peut même être tenue pour avantageuse, une femme laide ayant moins d'occasions d'être tentée de faire des fougs en dehors de sa boutique.

Les femmes à Longchamp sont ce qui, au cours de ma vie, m'a donné le mieux l'idée, sinon de l'éternité, du moins d'une très longue durée. Quand je débutais comme petit jeune homme, je fus présenté aux femmes des courses, et lorsque au bout d'une quinzaine d'années j'allai vers d'autres avatars, elles étaient encore toutes là, toutes pareilles, ainsi qu'au premier jour, auprès du même massif. Pourtant j'avais, comme Olympio, vu changer bien des choses, j'avais vu disparaître les bookmakers et naître l'automobile, j'avais vu des générations et des générations de chevaux partir pour les haras et leurs vieux propriétaires pour le Père-Lachaise ; mes camarades s'étaient égrenés au fil des jours, il y en avait qui s'étaient tués, qui s'étaient ruinés, qui s'étaient mariés, qui s'étaient faits jésuites (sic), toute la gamme des fantaisies humaines. Mais pas une femme n'avait sourcillé : auprès du massif, elles restaient comme les assises indestructibles d'une sorte d'institution d'Etat, immobiles peut-être, mais formidables, et sur laquelle les années n'avaient pas de prise.

J'espère donc bien les revoir, car je suis convaincu que le temps n'a osé limoger aucune de nos cocottes napoléoniennes.

Il n'y a rien, cependant, qui soit sans exception. Aussi vous évoquerai-je aujourd'hui à part, où deux ou trois petites mortes qui, parmi tant d'imperissables, eût la grâce cruelle de nous quitter si tôt ! En ces années d'ailleurs, vous vécûtes trop mêlées à nous pour que chacun de mes souvenirs n'y soit pas traversé par le vôtre. Que vous étiez fragiles, frivoles et jolies ! Vous dépensiez beaucoup d'argent, vous buviez beaucoup de verres, vous disiez beaucoup de bêtises et en faisiez en plus grand nombre ; vous aviez des multitudes de robes, mais, au fond, vous n'étiez heureuses qu'en costume tailleur, quand un orchestre vous versait dans les oreilles une musique inepte et languoureuse. (Il y avait encore des tziganes hongrois, et les chapeaux avaient des barrettes.) Il est probable que, maintenant, je m'entendrais un peu moins bien avec vous ; vous étiez jeunes et destinées à rire avec des gens très jeunes qui riaient aussi. Vous étiez faites comme ce qu'on construit pour un jour de fête, de matériaux sans résistance. Un lendemain, vous avez fermé vos yeux de poupées... et vous n'étiez plus là.

Le propre des fantômes est de savoir échapper aux étreintes. Ulysse, pourtant très rusé, ne put maintenir les âmes qu'il désirait embrasser, et Enée, qui le plaçait, n'y réussit pas davantage. Mais vous, chères mortes, vous fûtes à ce point accueillantes durant votre passage en ce monde que je crois bien que, même ombres, vous vous laisseriez encore saisir...

Et je répéterai l'épithète de la lingère :
Que la terre soit légère
À celles qui l'ont tant été !

BONDY.

P. S. — A la suite d'un article où je prétendais qu'un de se conformer à la mode toutes les femmes étaient devenues maigres, une jeune fille m'écrivit pour rectifier et me fait part qu'elle a des mollets superbes. Je suis enchanté de l'apprendre et ne veux pas priver les lecteurs de cette bonne nouvelle.

— B.

